

Jenny

C'est aujourd'hui, je le sens. Aujourd'hui que je prends la sortie. Il y a deux ou trois semaines, je me suis rendu compte que je roulais à vélo sur le bas-côté d'une voie rapide. J'étais perdue dans mes ressassements et, quand le passage éclair d'une voiture m'a ramenée au réel, j'étais déjà bien engagée sur l'axe ; j'ai pédalé moins vite, les jambes en coton, sans cesser de lancer des regards derrière moi. Voir les voitures jaillir d'un virage n'allait pas m'en protéger, bien sûr. Il faut croire que je préférerais voir la fin en face si elle devait venir. Par chance, c'était une heure creuse. Les rares automobilistes écarquillaient les yeux quand ils surgissaient de la courbe et me découvraient qui les toisais depuis l'étroit accotement scintillant de verre pilé – bris de bouteilles et de pare-brise mêlés au grain du bitume et aux herbes folles. J'ai poursuivi jusqu'à la sortie suivante, les mâchoires serrées à se fissurer, parce que rebrousser chemin me paraissait encore plus périlleux, et aussi un peu risible. Curieusement, davantage que de la peur, j'éprouvais de la honte. Certains témoins me reconnaîtraient peut-être un jour, ils seraient arrêtés à un stop et me verraient passer. Alors ils diraient, *Regarde, c'est cette inadaptée – ou cette déséquilibrée, cette désespérée*. Peu de femmes ont le crâne rasé, des tatouages et un vélo d'un rouge éclatant, par ici, je suis plutôt facile à repérer. Je sentirais leur regard peser sur moi sans me douter qu'ils étaient là et qu'ils m'ont vue si ridiculement vulnérable (presque morte, en

fait) quand, aveuglée par un stérile afflux lacrymal, j'ai emprunté à vélo un segment de voie rapide. Jamais je n'ai raconté cette anecdote à quiconque. J'ai survécu, alors à quoi bon. Et quand j'ai pris la sortie, j'ai ri de soulagement.

Aujourd'hui, je vais mieux. Quelque chose a cédé en moi. J'étais en apnée depuis des semaines et voici que de nouveau je respire amplement, sans spasmes, sans que l'air fissure ma cage thoracique. Pour preuve, mon territoire – ce territoire qui lui manquait, disait-elle, quand elle était loin de moi dans sa grande ville où la nature est compactée en parcs bondés et bruyants, où elle se frayait une vie dans la foule dense et vivait au rythme comique de la grande affaire –, aujourd'hui mon territoire est désacralisé, de nouveau je peux accéder à tous les lieux dans lesquels nous avons été heureuses sans que son spectre viennois me tourmenter, m'imposant des images d'elle, ses paupières battant dans une tempête de neige aux petits flocons pointus, ses iris gorgés de la lumière dorée que découpaient les feuillages tendres du printemps, ses sourcils moites dans la canicule et dont je léchais le sel. Je peux de nouveau emprunter les chemins de halage, les sentiers champêtres, les anciens cavaliers miniers, me perdre au milieu des bois, des forêts, des marais, sans me retourner pour vérifier si elle n'a pas la cheville entortillée de ronces, aspirer autant de sa beauté que mes yeux peuvent en saisir et vérifier que l'amour irradie toujours son visage, avant de me rappeler qu'elle n'est plus là, derrière moi, qu'elle n'y sera plus jamais.

Ce matin, je reconquiers les rives du canal, je l'ai décidé quand j'ai ouvert les yeux et vu le brouillard saturer la fenêtre, gorgé de lumière. Du brouillard, très bien, me suis-je dit, filons vers l'eau. J'étais plus joyeuse que je ne l'avais été depuis des semaines, huit exactement, et j'ai su que ce n'était pas une de ces fausses alertes qui ont tant compliqué ma cicatrisation quand je voulais aller trop vite ; aujourd'hui, c'est différent. Je pédale sans effort, j'ai renoncé à la musique pour écouter les oiseaux d'eau et m'amuse de les reconnaître à leurs cris avant de les distinguer dans les nuées blanches

de condensation, je souris quand j'aperçois le bec qui a caqueté, gloussé, hué, que les têtes me tendent leur profil, leur œil rond fixé sur moi, mon ventre est détendu.

Manquerait plus que ce soit précisément le jour où elle se pointe enfin : souvent, les choses arrivent quand on a cessé de les souhaiter. Pendant deux mois, plusieurs fois par jour, quand je rentrais d'avoir couru, marché, pédalé pour épuiser mon corps et oxygéner mon cerveau, j'ai psalmodié des incantations, usé des subterfuges que suggère la superstition, argumenté avec le sort pour qu'elle m'attende, assise sur la marche de seuil ou dans sa voiture garée juste devant la maison, chaque fois le même espoir précipitait mon pouls au point que je manquais m'évanouir. Mais aujourd'hui que je suis affranchie de son emprise, tu vas voir qu'elle y sera, dos à la porte dans un flou de cheveux arrogant.

Je n'aurais pas dû descendre ses vêtements à la cave. Je vais les remonter, je les laisserai dans la chambre, derrière le paravent. Si un jour, ouvrant la fenêtre là-haut pour voir qui sonne à la porte, je la découvre sur le trottoir en contrebas, je ne lui demanderai même pas ce qu'elle veut, je viderai les sacs à bout de bras, les pulls, les jeans et les culottes tournoieront comme des hélices décrochées d'un frêne par un coup de vent et, quand l'averse de tissu sera passée, elle baissera le bras qu'elle avait plié devant son visage et trouvera ma fenêtre de nouveau fermée. Muette. Elle n'aura plus qu'à reprendre la route dans l'autre sens, trois heures en comptant les embouteillages. Il faudra faire attention aux cosmétiques, imagine qu'un tube de pommade lui tombe sur la figure et que la suture en aluminium sur laquelle est imprimée la date de péremption lui crève un œil. Et son parfum, le flacon de 50 cl, Eternity par terre, en mille fragments tranchants – un shrapnel.

Nous venons de l'apprendre : ce matin, dans une petite ville habituellement paisible, l'éternité s'est fracassée sur un trottoir, faisant une blessée grave. Mon psy dit que l'humour me sauvera toujours. Je suis pleine de ressources, elle ne sait pas ce qu'elle rate.

En vérité, si elle réapparaît, je la laisserai entrer pour qu'au moins elle m'explique ce qui lui a pris. On me dit que mon cerveau déraile mais si je comprenais pourquoi elle a choisi de disparaître, je saurais de quoi je suis censée me relever. Au fond, ce qui me fait tourner en boucle, c'est d'être livrée à ma seule imagination, de parcourir chaque jour les mêmes improbables scénarios. Bien sûr, elle me dira ce qui l'arrange – de ça, le psy m'a bien prévenue : *Vous ne saurez jamais ce qui s'est réellement passé. Vous ne pouvez pas accéder à des zones de son esprit qu'elle-même, peut-être, ne maîtrise pas totalement.*

Elle était pourtant d'accord pour dire qu'ensemble, nous formions une entité. Je lui disais, *Avec toi je me sens complète pour la première fois de ma vie* et elle répondait qu'elle ressentait exactement la même chose. J'ajoutais, *Parfois, je me rappelle brusquement que nous ne sommes pas la même personne et je tremble tant je suis intimidée de me tenir face à toi, un être indivis, extérieur à moi et que je peux toucher.* Et elle, *Moi aussi, moi aussi : je ressens exactement la même chose.* Je posais les doigts de mes deux mains sur la peau dorée de son visage, délicatement, comme si je découvrais la préhension, les glissais dans ses cheveux pour attirer sa tête vers moi et sa bouche se mélangeait à la mienne. Vermine.

Ce n'est pas grave d'avoir froid aux mains. C'est l'occasion de s'occuper un peu de soi, de souffler sur les doigts repliés, une main à la fois, l'autre serrée sur le guidon. Une seule fois, j'ai obtenu qu'elle roule devant moi sur le chemin de halage où il se trouve que je roule aussi ce matin. *Tu as peur que je tombe à l'eau ?* C'était surtout l'occasion de la contempler longuement au cas où – à l'époque, ça semblait impossible et je pouvais me permettre de dire ce genre de choses avec l'assurance que ça ne se produirait jamais : *Si un jour tu ne veux plus de moi, j'aimerais pouvoir convoquer l'image de ton visage tel que je le vois à cet instant où, tournant la tête sur le côté, tu ne me vois pas te regarder – juste cette image et je serai comblée.* Il s'avère que cette image, dès lors que je ne peux plus l'avoir sous les

yeux, incarnée, vivante et tendue vers moi, est une torture. C'est le poison qui me ronge depuis des semaines, je veux te gommer, saleté.

J'ai toujours aimé la brume. Chaque fois qu'à mon réveil, je trouve le jardin noyé de nébulosité, je me hâte de gagner le canal ou le sommet d'une colline pour contempler le paysage fantomatique. Désormais, je l'apprécie d'autant plus qu'en baignant d'un flou opaque les décors de mon bonheur perdu, elle empêche que s'y ébauchent en surimpression des images de cette femme – le jean ajusté sur ses fesses parfaites, son débardeur vert, ses épaules délicates, ses cheveux massés en un chignon désinvolte, une mèche sur la nuque comme un appel adressé à mes dents, Eternity, sa peau hérissée par la morsure légère et cette voyelle échappée à sa gorge. Puis sa joue effleure la mienne et l'instant d'après ce sont ses lèvres que je mordille, son corps enveloppé dans mon bras comme dans un drapé, ordure.

Je descends de vélo pour prendre des photos du brouillard. Aujourd'hui, c'est bien ce dont il s'agit : non pas de nappes sporadiques mais d'une chape épaisse et comme infinie, qui semble avoir mangé la planète entière et les galaxies autour d'elle. Sept heures, dit ma montre, le soleil doit être en train de se lever quelque part, mais si je tourne sur moi-même, aucune lueur ne me permet de déterminer où se situe l'est. Je photographie des formes ébauchées, des masses confuses aux couleurs estompées par l'élément complice, dense et granuleux.

Je ne mets pas les gants qu'elle m'a offerts, très chauds mais un peu trop petits de sorte qu'ils gênent la circulation sanguine. Quand elle roulait auprès de moi ou derrière moi, je les portais pour qu'elle ne soit pas déçue d'avoir mal estimé l'épaisseur de mes mains et j'avais l'impression que les petits os allaient se casser – les phalanges distales et moyennes brisées par le froid comme des gressins – mais aujourd'hui je porte mes vieilles mitaines dépeignées, imitation laine. De retour à la maison, je ferai du thé.

Un frisson de délectation remonte le long de ma colonne vertébrale à cette pensée : elle n'a pas emporté le thé avec elle, elle n'a pas subtilisé la possibilité du thé. Je me réchaufferai les mains sur la tasse, au début ce sera douloureux, j'aurai l'impression de perdre les ongles mais ensuite la pulpe bourdonnera d'aise et ce sera mieux que de ne jamais avoir eu froid. En attendant, je me contente de souffler sur la peau violacée d'une froideur cadavérique, plus rèche que du carton, et c'est bien. Ça fait l'affaire.

Mais je ne t'ai jamais menti, tu sais. J'aime tes gants tels qu'ils sont, trop petits tels qu'ils sont. Si tu reviens, je serai heureuse, profondément heureuse de les porter même s'ils congestionnent mes mains.

Très bien. Disons que c'est aujourd'hui. Aujourd'hui que je te fais ma dernière offre, écoute-moi : si à mon retour de cette promenade, tu es devant la maison, je ferai comme si rien ne s'était passé. Considère ça comme une amnistie. Tu n'entendras aucun reproche dans ma bouche et je ne me vengerai pas de ta cruauté à la première occasion, tu n'auras même pas à m'expliquer pourquoi, soudain, tu m'as infligé ce que tu sais être pour moi la torture ultime : l'évaporation.

Qu'est-ce qui peut bien faire qu'une femme soudain abandonne celle à qui elle vient de dire, *Quels merveilleux moments j'ai passés auprès de toi, aujourd'hui encore : je veux ça tous les jours de la vie ?* Quelque chose m'a échappé. Mes proches pensent qu'elle attendait le premier prétexte, mon entourage n'a jamais ri avec elle à l'idée d'avoir décroché ensemble la loterie céleste, il ne sait pas de quoi il parle.

Mes ongles essaient de s'enfuir, je les sens qui se tordent, se cambrent et se bombent pour se détacher, quitter leurs encoches de peau. Je n'aurais pas fait un kilomètre de plus sans en perdre un, je le crains. Je me hisse sur les pédales pour tenter de voir si une tache rouge s'esquisse dans la rue mais je dois me rendre à l'évidence : sa voiture n'est pas garée devant la maison. Pourtant, je ne

pleure pas et je respire sans ratés. C'est donc bien aujourd'hui. Le jour où je renonce à elle, où j'accepte que le mystère de sa défection demeure à jamais irrésolu.

Pendant ces deux mois, j'ai couru au bord du précipice dans un état second que personne ne comprenait. J'embarrassais les quelques témoins de mes éclats mais ça ne m'arrêtait pas. Je disais que je me tairais quand j'aurais les ventricules racornis, les terminaisons molles et les lobes spongieux, quand je ne serais plus qu'un tas d'ossements secs et que le vent sifflerait entre mes côtes. Je vociférais : *Eh bien quoi ? je suis vivante, je vibre, je me cabre, je rue, je me débats, je hurle, je refuse le silence qu'elle m'inflige – ce silence que je redoute par-dessus tout, quelle coïncidence.* Je lâchais un éclat de rire sans joie.

Je revois le regard flou et les lèvres serrées de mes proches, bras ballants devant le spectacle de ma douleur. J'ai fait ce que j'ai pu, je ne vais tout de même pas m'excuser d'avoir été victime d'une sadique et d'y avoir survécu. Aujourd'hui, je ne dis pas seulement au revoir à l'Évaporée mais aussi à la tragédienne qui s'était emparée de moi. Aujourd'hui, franchement, ça va.